

le goût de l'Histoire
de jean-claude zylberstein

OMER BARTOV

L'Armée d'Hitler

La Wehrmacht, les nazis et la guerre



LES
BELLES
LETTRES

Titre original : *Hitler's army.*
Soldiers, nazis and war in the Third Reich.

© 1992 by Oxford University Press, Oxford.

www.lesbelleslettres.com
Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter.

© 2024, pour la présente édition,
Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-45538-9

OMER BARTOV

L'armée d'Hitler

La Wehrmacht, les nazis et la guerre

Préface de Philippe Burrin

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard

PARIS
LES BELLES LETTRES
2024

Chapitre premier

LA DÉMODERNISATION DU FRONT

Entre 1941 et 1942, au moment précis où l'économie du III^e Reich était mobilisée pour la guerre industrielle totale, les unités de la Wehrmacht subirent un processus radical de démodernisation* : c'est là un des plus grands paradoxes de la Seconde Guerre mondiale¹. Les succès remportés par l'armée allemande au cours des deux premières années de combats étaient fondés sur un emploi novateur et extrêmement efficace des ressources matérielles limitées dont elle disposait.

* Ndt: démodernisation. Ce néologisme, calqué sur l'anglais «demodernization», désigne la dégradation matérielle du front et le retour à des formes de guerre traditionnelles.

1. Pour le débat concernant les préparatifs économiques de la guerre en Allemagne, voir A.S. Milward, *The German Economy at War*, Londres, 1965; T.W. Mason, «Innere Krise und Angriffskrieg», dans *Wirtschaft und Rüstung am Vorabend des Zweiten Weltkrieges*, sous la direction de F. Forstmeier et H.E. Volkmann, Düsseldorf, 1975; H.E. Volkmann, «Die NS-Wirtschaft in Vorbereitung des Krieges», dans *Ursachen und Voraussetzungen der deutschen Kriegspolitik*, Stuttgart, 1979, vol. 1 de *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, p. 177-368; D. Kaiser, *Economic Diplomacy and the Origins of the Second World War*, Princeton, New Jersey, 1980; R.J. Overy, «Hitler's War and the German Economy: A Reinterpretation», *EHR*, 35, 1982, p. 272-291; *idem*, «Germany, "Domestic Crisis" and War in 1939», *P and P*, 116, 1987, p. 138-168 «Debate: Germany, "Domestic Crisis" and War in 1939», commentaires de D. Kaiser et T.W. Mason, réponse de R.J. Overy, *P and P*, 122, 1989, p. 200-240. Voir aussi Albert Speer, *Au cœur du III^e Reich*, Paris, 1971.

Les campagnes de guerre éclair de Pologne, de Scandinavie et d'Europe occidentale furent brèves et se soldèrent par des pertes relativement faibles. Mais après l'invasion de l'Union soviétique par la Wehrmacht, et plus particulièrement au cours de l'hiver 1941-1942, la réalité du front connut une transformation profonde. Malgré l'augmentation du nombre de machines de guerre produites par le Reich, la grande majorité des unités combattantes allemandes se retrouva dans des conditions extrêmement primitives pour continuer à se battre. Comme nous le verrons, ce processus eut un impact très important sur le caractère et la conduite de la Wehrmacht, ainsi que sur la perception qu'elle avait d'elle-même².

Lorsque l'Allemagne déclencha son offensive à l'Ouest, elle disposait en réalité de blindés moins nombreux et à certains égards inférieurs à ceux de ses adversaires. Le 10 mai 1940, la Wehrmacht lança dans la bataille 2 445 chars, sur les 3 505 chars dont elle disposait. En face, il y avait 3 383 chars français, britanniques, belges et néerlandais. De plus, 725 chars allemands seulement étaient des modèles récents (Panzer III et Panzer IV) et même ces chars modernes étaient en difficulté face à certains chars lourds français. Mais les Allemands firent un bien meilleur usage de leurs blindés car, contrairement aux Alliés qui dispersèrent leurs tanks en petites quantités sur toute la largeur du front, ils les organisèrent en Panzerdivisions, puis regroupèrent ces formations en coins puissants capables de s'enfoncer profondément dans les arrières de l'ennemi. Ces innovations organisationnelles permirent aux Allemands de s'assurer localement une supériorité écrasante en mettant en œuvre une tactique totalement

2. Sur la tension entre l'irrationalité, d'une part, et la fascination pour la technique, de l'autre, caractéristique du nazisme et de quelques-uns de ses précurseurs, voir J. Herf, *Reactionary Modernism*, 2^e édition, Cambridge, 1986.

inédite de concentration, de percée et de pénétration, donnant l'impression d'une supériorité numérique et technologique générale. L'effet de choc produit par ces raids de blindés fut renforcé par une organisation et une concentration du même type des forces aériennes. Contrairement à la situation des unités blindées allemandes, la Luftwaffe disposait d'avions plus nombreux et meilleurs que ceux de ses adversaires. A la veille de l'offensive, les Allemands disposaient de 4 020 appareils opérationnels, alors que les Alliés disposaient de 3 099 appareils, en comptant les avions stationnés en Angleterre. Point plus important encore, la Luftwaffe déploya à l'Ouest 1 559 bombardiers, alors que les Alliés n'en avaient que 708, dont la plupart relativement dépassés. La combinaison entre ces pénétrations massives de blindés et le soutien que leur apportait cette « artillerie volante » désorganisa rapidement le front ennemi, prit au dépourvu les états-majors, réduisit à néant le dispositif logistique et démoralisa profondément aussi bien l'arrière que le front. Dans ces circonstances, la nette supériorité des Alliés en artillerie perdit pratiquement toute signification. L'offensive allemande se solda par une victoire tellement rapide et indiscutable que, rétrospectivement, les deux camps considérèrent que cette issue était inévitable³.

En réalité, la victoire allemande était loin d'être écrite à l'avance. L'élément blindé ne représentait qu'une fraction minuscule des forces de la Wehrmacht. Les Allemands lancèrent dans leur offensive à l'Ouest 141 divisions, dont dix pour cent seulement étaient blindées. Afin de permettre aux chars de peser de tout leur poids au moment décisif

3. H. Umbreit, « Der Kampf um die Vormachtstellung in Westeuropa », dans *Die Errichtung der Hegemonie auf dem Europäischen Kontinent*, Stuttgart, 1979, vol. 2 de *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, p. 268, 282 (pour les chiffres), 284-307 (pour un récit de la campagne vue du côté allemand).

(*Schwerpunkt*) de la bataille, neuf Panzer-divisions furent lancées côte à côte vers la Manche, coupant ainsi les forces alliées en deux. Cette concentration de presque tous les éléments modernes dont disposait la Wehrmacht en un seul point du front atteignit bel et bien son objectif, mais elle aurait pu se révéler fatale. Si les Alliés avaient analysé avec un peu plus de clairvoyance les événements se déroulant sur le terrain et s'ils avaient manifesté un peu plus de compétences dans le domaine de l'organisation et de la coordination, ils auraient pu couper ces blindés des unités d'infanterie qui les suivaient, les priver du soutien logistique indispensable et les rendre ainsi inutiles une fois qu'ils auraient épuisé leur carburant et leurs provisions de munitions. Hitler et ses généraux étaient bien conscients de prendre un risque considérable ; en fait, ils étaient hantés par le spectre d'un nouveau « miracle de la Marne ». Mais dans les espaces relativement limités de l'Ouest de l'Europe, face à un adversaire hésitant, mal préparé et disposant d'effectifs à peu près équivalents à ceux des Allemands, c'était un risque qui valait la peine d'être pris⁴. A l'Est, les choses se révélèrent bientôt fort différentes.

La Wehrmacht avait remporté une victoire tactique, mais l'Allemagne n'avait pas gagné la guerre et ses faiblesses

4. Pour les chiffres, voir *ibid.*, p. 254, 282. Pour un récit de la campagne vu par un officier de Panzers, voir H. Guderian, *A la tête des Panzers*, Paris, 1954. Pour le point de vue des Alliés, voir L.F. Ellis, *The War in France and Flanders, 1939-1940*, Londres, 1953 ; A. Goutard, 1940. *La Guerre des occasions perdues*, Paris, 1956 ; J. Benoist-Méchin, *Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident, 10 mai-10 juillet 1940*, 3 vol., Paris, 1956 ; G. Chapman, *Why France Collapsed*, Londres, 1968 ; A. Home, *To Lose a Battle*, Harmondsworth, 1979. Citons deux témoignages personnels fascinants : M. Bloch, *L'Étrange défaite : témoignage écrit en 1940*, 1946 ; H. Habe, *A Thousand Shall Fall*, Londres, 1942. Tout aussi importantes sont les lettres rassemblées dans J.-P. Sartre, *Les Carnets de la drôle de guerre*, Paris, 1983 ; et le roman de M. Tournier, *Le Roi des Aulnes*, Paris.

intrinsèques devinrent alors de plus en plus évidentes. C'est la deuxième leçon, et peut-être la plus profonde, à tirer de la campagne de l'Ouest. Le III^e Reich avait essayé de mener une guerre européenne sans procéder à une mobilisation totale de son économie. Lorsqu'il ne put obtenir une victoire totale à l'Ouest, en raison de l'obstination des Britanniques à continuer le combat, Hitler se tourna vers l'Est, en espérant détruire l'Union soviétique grâce à la tactique qui avait été si efficace à l'Ouest. Mais, entre 1940 et 1941, la production de guerre totale de l'Allemagne, évaluée en termes financiers, avait à peine augmenté, alors que la production de la Grande Bretagne, de l'Union soviétique et des États-Unis, considérée dans son ensemble, avait presque doublé et était déjà trois fois plus importante que celle du Reich⁵. A l'hiver 1941-1942, l'Allemagne se retrouva engagée dans une guerre mondiale et s'orienta à contrecœur vers une mobilisation totale de son économie. Non seulement elle entraînait dans cette course relativement tard, mais elle disposait de ressources plus limitées que ses ennemis. Le III^e Reich était capable de remporter une guerre éclair européenne ; il ne pouvait pas gagner une guerre totale.

Les risques de la tactique et de la stratégie de la *Blitzkrieg* et les limites fondamentales des capacités de production de l'Allemagne, devinrent évidentes au cours des six premiers mois de la campagne de Russie. L'industrie de guerre allemande parvint à faire passer la production de chars de 2 235 unités en 1940 à 5 290 unités en 1941 ; et la Wehrmacht doubla le nombre de ses divisions blindées

5. R.D. Müller, « Von der Wirtschaftsallianz zum kolonialen Ausbeutungskrieg », dans *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol. 4, p. 183. Voir aussi H. Schustereit, *Vabanque : Hitlers Angriff auf die Sowjetunion 1941 als Versuch, durch den Sieg im Osten den Westen zu bezwingen*, Herford, F.R.G., 1988.

qu'elle porta à 21 (au prix, toutefois, d'une réduction d'un tiers du nombre de chars par division). Cependant, ce développement des éléments de combat modernes se révéla loin d'être suffisant compte tenu des pertes énormes subies sur le front et du nombre de blindés à la disposition de l'ennemi. Il est en effet très révélateur de constater que, d'après le rapport entre les effectifs humains engagés et le nombre d'engins de guerre, l'armée de l'Est (*Ostheer*) était moins moderne que son adversaire direct, l'Armée rouge, même si, comme leurs alliés occidentaux, les Soviétiques n'avaient pas encore appris à tirer le maximum de leur puissance matérielle. En juin 1941, 3 600 000 hommes de l'*Ostheer* se lancèrent à l'offensive, avec 3 648 chars sur un total de 5 694 chars allemands; une fois encore, seuls 444 de ces chars appartenaient à un modèle relativement récent (Panzer IV). Face à eux, en Russie occidentale, se trouvaient 2 900 000 hommes, soutenus par 15 000 chars sur un stock total de 24 000, soit plus que tous les chars du reste du monde réunis. Certes, la grande majorité des engins soviétiques étaient des modèles périmés, mais 1 861 d'entre eux étaient des chars T 34 et des chars lourds KV, sensiblement supérieurs aux meilleurs engins produits à l'époque en Allemagne. Et, alors qu'en 1940, 358 chars de ce type avaient été construits en Union soviétique, au cours des six premiers mois de 1941 seulement leur nombre s'éleva à 1 503 et dans les six derniers mois de cette année-là, malgré l'occupation par les Allemands du cœur industriel de la Russie, 4 740 chars dernier modèle supplémentaires furent produits. De même, l'*Ostheer* n'était appuyée que par 2 510 avions, soit nettement moins que les Allemands n'en avaient déployés à l'Ouest, alors que les Russes eurent jusqu'à 9 000 appareils, en général inférieurs, il est vrai, aux avions allemands. Plus grave encore, une fois que la *Blitzkrieg* fut terminée, la supériorité des ressources

humaines et industrielles de l'Union soviétique entra en jeu et accrut considérablement l'avance technologique de l'Armée rouge sur l'*Ostheer*⁶.

Il faut encore une fois souligner qu'après la débâcle de l'hiver 1941-1942, le III^e Reich augmenta considérablement le volume global de sa production de guerre et réalisa des progrès remarquables dans le domaine de l'armement et des engins sophistiqués. Mais ce tournant de l'Allemagne vers une économie de guerre totale ne se traduisait pas dans l'expérience du soldat moyen au front. En effet, au même moment, l'ennemi accroissait sa supériorité relative et améliorait son équipement; d'autre part, étant donné l'immensité des territoires occupés par la Wehrmacht, les chiffres traduisant l'augmentation de la production du Reich devenaient beaucoup moins impressionnants à l'autre bout de la chaîne. Dans les espaces relativement restreints de l'Ouest, le choix qu'avait fait la Wehrmacht de maintenir quelques divisions bien équipées aux dépens de la grande masse des unités d'infanterie s'était révélé efficace. A l'Est, une des clefs de l'échec de la *Blitzkrieg* fut l'incapacité de l'infanterie à maintenir le contact avec ses fers de lance blindés sur de longues distances. En conséquence, la guerre changea radicalement de nature et un front plus ou moins stable apparut – un front que les unités d'infanterie mal équipées de la Wehrmacht et un nombre croissant de divisions blindées ayant perdu la plupart de leurs chars ne pouvaient faire mieux que maintenir.

6. Müller, *Wirtschaftsallianz*, p. 183-185; J. Hoffmann, «Die Sowjetunion bis zum Vorabend des deutschen Angriffs», dans *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol. 4, p. 62-75; J. Hoffmann, «Die Kriegführung aus der Sicht der Sowjetunion», dans *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg*, vol. 4, p. 734; J. Erickson, *The Road to Stalingrad*, 2^e édition, Londres, 1985, vol. 1 de *Stalin's War with Germany*, p. 93, 322; Ploetz, *Geschichte des Zweiten Weltkriegs*, 2^e édition, Wurtzbourg, 1960, p. 122-127.

Seules quelques unités d'élite restèrent bien approvisionnées en engins de combat modernes, mais elles n'étaient plus capables de changer fondamentalement la situation dans son ensemble. C'est la raison pour laquelle, même si les chiffres correspondant à la production en général semblent indiquer un processus de modernisation de la Wehrmacht, l'expérience de la plupart des soldats sur le terrain fut celle d'une profonde démodernisation, d'un retour à la guerre de tranchées de la Grande Guerre, aggravée par le développement des capacités technologiques de l'ennemi.

Tout cela mérite un examen plus détaillé. Pour ce qui est de sa production de guerre, l'Allemagne parvint à augmenter sa production annuelle de chars légers et moyens jusqu'à 22 100 unités en 1944, époque à laquelle elle produisait aussi 5 235 chars super-lourds. Cependant, l'Union soviétique maintint une production annuelle de 30 000 chars à partir de 1943 ; la Grande-Bretagne produisit 36 720 chars entre la fin 1941 et le début 1943 ; et les États-Unis produisirent un total de 88 410 chars. De même, le III^e Reich augmenta sa production d'avions de 12 401 appareils en 1941 à 40 593 en 1944. Mais l'Union soviétique réussit à produire chaque mois entre 2 000 et 3 000 appareils dans les dernières années de la guerre, et les États-Unis produisirent presque 100 000 avions de combat et plus de 90 000 bombardiers, dont plus d'un tiers de quadrimoteurs destinés aux missions lointaines. Tout cela sans parler de l'énorme activité de l'industrie automobile américaine, qui produisit plus de quatre millions de véhicules de toutes sortes (véhicules de combat, blindés, véhicules de ravitaillement), dont une proportion importante servit à motiver l'Armée rouge⁷.

7. Ploetz, *Geschichte*, p. 448-453, 471, 499, 593-594, 613 ; Hoffmann, *Die Sowjetunion*, p. 734.

En ce qui concerne le front, l'étendue de la frontière soviétique contraignit l'*Ostheer* à répartir ses blindés entre trois groupes d'armées, ce qui voulait dire, dans la perspective de la *Blitzkrieg*, que chacun de ces trois fers de lance était plus faible que l'unique et décisive concentration blindée de la campagne de l'Ouest de l'Europe. Dans le secteur central du front, où se trouvait le regroupement le plus important de forces allemandes, il fallut encore une fois diviser les formations blindées en deux groupes de panzer, afin d'encercler les importantes forces soviétiques se trouvant en Biélorussie. Lorsque les Allemands s'enfoncèrent plus avant en Russie, la longueur du front doubla pratiquement, passant de 1 200 à 2 200 kilomètres et les lignes s'allongèrent jusqu'à 1 500 kilomètres vers l'arrière pour l'approvisionnement. Cela augmenta encore la dispersion des unités de chars et rendit extrêmement difficile le maintien des liaisons logistiques essentielles avec les dépôts. La situation fut aggravée par la motorisation insuffisante des unités de ravitaillement de l'*Ostheer*; de plus, en Russie, les routes étaient rares et pour la plupart non goudronnées, et les voies ferrées n'avaient pas le même écartement que dans le reste de l'Europe. Les Panzerdivisions disposèrent certes de colonnes de ravitaillement motorisées, mais le fait que 77 divisions d'infanterie, soit environ la moitié de la totalité des forces engagées dans l'invasion, n'aient eu, pour assurer leur ravitaillement et leurs liaisons avec les têtes de train, que des chariots tirés par des chevaux témoigne bien du caractère partiel de la modernisation de la Wehrmacht. De plus, le manque de pièces de rechange signifiait qu'il était impossible de réparer les véhicules avariés, tandis que les chevaux, épuisés et manquant de nourriture, mouraient et se faisaient de plus en plus rares. Comme les groupes d'armées du Nord et du Sud ne parvinrent pas à atteindre leurs objectifs opérationnels

avec le nombre de chars limité dont ils disposaient, certaines unités blindées du Centre durent se porter à leur secours, ce qui affaiblit considérablement l'avance de l'*Ostheer* vers Moscou. Lorsque les Allemands finirent par se décider à attaquer la capitale russe, leur force matérielle avait déjà considérablement diminué et leur système logistique était en proie à une désorganisation croissante. Rétrospectivement, on peut dire que la tentative de recourir à la tactique risquée de la guerre éclair qui avait été employée à l'Ouest, avec un rapport encore moins favorable entre l'espace et le nombre de machines disponibles, était vouée à l'échec⁸.

Les questions de matériel et le moral des troupes étaient étroitement liés au sein de l'*Ostheer*. Suite à la diminution du nombre de chars disponibles, les soldats durent creuser des trous et retourner à la guerre de tranchées ; lorsque les camions cessèrent d'être en état de marche et que les trains n'arrivèrent plus, l'approvisionnement en munitions, en vivres et en vêtements cessa d'être assuré. La démodernisation du front fut donc un processus par lequel la disparition des machines contraignit chaque soldat à s'adapter à des conditions de vie extrêmement primitives. Quelques exemples nous permettront de mieux voir la nature de ce processus. Le groupe de panzer IV, l'élément blindé du groupe d'armées du Nord, s'enfonça sur 300 kilomètres à l'intérieur du territoire soviétique

8. Voir les contributions suivantes au vol. 4 de *Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg* : J. Förster, «Hitlers Entscheidung für den Krieg gegen die Sowjetunion», p. 3-37 ; E. Klink, «Die militärische Konzeption des Krieges gegen die Sowjetunion: Die Landkriegführung», p. 190-277 ; *idem*, «Die Operationsführung: Heer und Kriegsmarine», p. 451-652 ; R.D. Müller, «Das Scheitern der wirtschaftlichen "Blitzkriegstrategie"», p. 936-1029. Voir aussi M. van Creveld, *Supplying War. Logistics from Wallenstein to Patton*, 3^e édition, New York, 1980, p. 142-180 ; H. Rohde, *Das Deutsche Wehrmachttransportwesen im Zweiten Weltkrieg*, Stuttgart, 1971 ; W. Zieger, *Das Deutsche Heeresveterinärwesen im Zweiten Weltkrieg*, Fribourg-en-Brisgau, 1973.

au cours des cinq premiers jours de la campagne, mais il fut alors dans l'obligation d'attendre toute une semaine l'avancée de sa base de ravitaillement avant de pouvoir poursuivre sa progression. Même au bout d'une semaine, il fallut détourner tout l'approvisionnement du groupe d'armées et tous les transports disponibles vers les unités de chars, ce qui fait que l'infanterie fut laissée loin derrière. C'est ce qui explique que les divisions blindées, une fois arrivées devant les portes de Leningrad, attendirent très longtemps d'être rejointes par l'infanterie ; la ville en profita pour renforcer ses défenses et devint impossible à prendre. A partir de ce moment-là, le front se stabilisa et les derniers chars furent détournés vers le centre⁹. De la même façon, plus au sud, les fantassins de la 16^e armée progressèrent de plus de 900 kilomètres au cours des cinq premières semaines de la campagne, avant de se retrouver dans une zone de marécages à l'est de la Lovat, où ils allaient rester pendant quatorze mois dans les pires conditions qu'on puisse imaginer¹⁰. Les efforts fournis par les unités d'infanterie dans les premières étapes de l'opération « Barbarossa » furent considérables, sans avoir rien d'exceptionnel pour une armée qui avait mené toutes ses campagnes de guerre éclair avec un petit élément motorisé soutenu par une grande masse d'infanterie. Mais lorsque les chars furent mis hors de combat, et que toute l'armée se retrouva bloquée dans les profondeurs de l'Union soviétique, l'infanterie devint la colonne vertébrale du front auquel elle s'accrocha avec la même énergie désespérée que les hommes de 14-18, et avec tout aussi peu d'espoir d'être tirée de sa situation dangereuse par tel ou tel moyen technologique.

9. Müller, « Das Scheitern », p. 965-967.

10. Bundesarchiv-Militärarchiv, Fribourg-en-Brisgau (ci-après BA-MA), RH26-12/30, 22.6-6.7.41 ; BA-MA, RH26-12/27, 22.6-6.7.41 ; BA-MA, RH37/943, *Kriegstagebuch*, 13.6-13.8.41.

Sur tout le front, le manque d'engins de combat s'ajouta aux spécificités climatiques et géographiques de la Russie pour priver cette armée, naguère spécialiste de la guerre éclair, de la moindre apparence de modernité. Dès le 28 octobre 1941, le commandant du 2^e corps de la 16^e armée déclarait :

Les pluies récentes ont rendu les routes et le terrain [...] tellement impraticables, que seuls les tracteurs, les *Panjewagen* [chariots tirés par des chevaux] et la cavalerie conservent encore une mobilité limitée [...]. Je sais par expérience personnelle que sur les chemins on s'enfonce dans la terre jusqu'aux genoux, et qu'en marchant on a l'eau qui s'enfonce dans les bottes par le haut [...]. Les abris et les cagnas sont pleins d'eau [...]. Ils s'effondrent [...]. Certains soldats n'ont eu que des aliments froids depuis plusieurs jours, parce que les cuisines roulantes et les *Panjewagen* ne passent pas et que les transports de vivres ne sont pas suffisants.

Il n'est pas étonnant que de telles conditions aient eu un impact direct sur l'état physique et moral des soldats. Comme l'ajoutait ce commandant de corps, «la santé des hommes et des chevaux souffre des mauvaises conditions de logement [...]. Les hommes couchent depuis des semaines dans la pluie et sont dans la boue jusqu'aux genoux. Il est impossible de changer les vêtements trempés. J'ai vu les soldats et je leur ai parlé. Ils ont l'œil cave, ils sont livides, beaucoup sont malades. Les cas d'engelures sont nombreux¹¹.»

La situation des unités d'infanterie allemandes devint bien plus grave lorsque six divisions furent encerclées par l'Armée rouge dans la région de Demyansk. Entre février et avril 1942, ces 96 000 hommes se retrouvèrent dans une situation opérationnelle et logistique extrêmement difficile.

11. BA-MA, RH26-12/38, 28.10.41.

Une fois encore, les insuffisances de la technique entraînèrent des souffrances considérables. La Luftwaffe ne tint que très partiellement ses promesses de parachutage de provisions aux troupes assiégées, ce qui fait que les hommes furent contraints de se débrouiller avec des rations de plus en plus faibles, à porter des uniformes d'été n'offrant pratiquement aucune protection contre le froid extrêmement rigoureux et à se battre contre une armée de mieux en mieux équipée avec des armes inefficaces et sans jamais disposer de munitions suffisantes¹². Nulle part la démodernisation du front de l'Est ne fut plus évidente que dans la poche de Demyansk : les soldats se protégeaient du froid à l'aide de journaux, jusqu'à ce que ceux-ci aussi viennent à manquer ; les bottes, les gants, les casquettes, les lainages et les manteaux manquaient et, de toutes façons, les uniformes n'étaient pas adaptés aux conditions climatiques de l'hiver russe ; les maigres rations alimentaires arrivaient au front systématiquement gelées, donc pratiquement immangeables¹³. Le médecin de la 12^e division d'infanterie fit savoir que les soldats vivaient dans des bunkers sombres et humides, à peine aérés et surpeuplés, presque impossibles à chauffer et ne permettant pas aux hommes de se reposer après avoir combattu à l'air libre. L'air insalubre était à l'origine de nombreuses maladies respiratoires. Comme les hommes ne pouvaient pas se laver ni faire la lessive, ils étaient couverts de poux et souffraient d'innombrables maladies de peau. Le froid extrême et les mauvaises conditions d'hygiène provoquaient aussi

12. Klink, « Die Operationsführung », p. 632-634 ; A. Seaton, *The Russo-German War, 1941-1945*, Londres, 1971, p. 230-248 ; D. Irving, *The Rise and Fall of the Luftwaffe*, Londres, 1976, p. 183-197.

13. BA-MA, RH26-12/212, 21.1.42 ; BA-MA, RH26-12/61, 18.2.42 ; BA-MA, RH26-12/62, 4.3.42 et 7.3.42 ; BA-MA, RH26-12/142, 24.1.42, 9.5.42 ; BA-MA, RH26-12/52, 1.4-15.5.42.

de nombreuses inflammations de la vessie et de nombreux cas de gelures. L'insuffisance des effectifs était synonyme de longues heures de garde ; le manque de sommeil qui en résultait et la tension nerveuse permanente avaient un effet désastreux sur les soldats, les rendant, selon les termes du médecin, de plus en plus léthargiques (« *geistig immer Stumpfer* »)¹⁴. Certains rapports parlaient de soldats tellement épuisés qu'ils s'évanouissaient pendant leurs tours de garde, et de cas de troubles mentaux. Un médecin résumait la situation de la manière suivante :

La troupe est considérablement surmenée. Cela se manifeste de jour en jour plus clairement par un dépérissement croissant, une perte de poids et une nervosité croissante, et agit de plus en plus sur le comportement au combat, avec l'apparition de frictions, d'incidents, et de défaillances chez les chefs et les hommes, dus à l'épuisement et à une tension nerveuse excessive¹⁵.

En attendant, pour se défendre contre les assauts des chars soviétiques, les soldats ne pouvaient utiliser que des canons antichars de petit calibre. Les officiers essayèrent de persuader leurs hommes que « les rebonds et les ricochets ne prouvent pas que nos canons ne peuvent pas transpercer les chars soviétiques », et que « un maniement audacieux de notre *canon léger anti-chars* a permis d'obtenir de bons résultats¹⁶ », mais c'était évidemment une faible consolation pour des hommes qui, quelques mois plus tôt seulement, marchaient derrière leurs propres blindés, apparemment invincibles.

14. BA-MA, RH26-12/142, 24.1.42.

15. BA-MA, RH26-12/63, 22.4.42.

16. BA-MA, RH26-12/53, 25.6.42.

La situation sur les autres secteurs du front de l'Est était en gros la même. Moins d'un mois après le déclenchement de l'opération « Barbarossa », le groupe d'armées du Sud dut remplacer la moitié de ses camions par des *Panjewagen*, en raison d'incidents mécaniques et du manque de matériel de rechange ; en novembre, sa composante blindée, curieusement rebaptisée 1^{re} armée de panzer, vu la situation, avait perdu tellement de chars et de camions qu'elle se déclara « incapable de mener une guerre mobile ». En réalité, dès septembre, près de deux tiers des chars de l'*Ostheer* étaient hors de combat. A la mi-novembre, le 2^e groupe de panzer, un des deux groupes de blindés du groupe d'armées du Centre, qui avait reçu une dotation originale de 1 000 chars puis 150 chars supplémentaires, ne comptait plus que 150 chars et 15 % seulement de ses véhicules de ravitaillement étaient encore en état de marche¹⁷. Un regard sur l'une des formations de ce groupe de panzer permettra de voir comment ces difficultés considérables furent vécues par les unités combattantes du front. La 18^e Panzerdivision commença la campagne avec plus de 200 chars, mais au bout de deux semaines de combats, et surtout à cause d'affrontements avec les T 34 soviétiques qui étaient d'une qualité supérieure, elle ne disposait plus que de 83 engins, soit moins de 40 % de ses forces initiales¹⁸. Dès ce stade de la campagne, le commandant de la division jugeait nécessaire de lancer une mise en garde : « Cette situation ou plutôt sa poursuite sont impossibles à long terme, si nous ne voulons pas nous détruire par la victoire [*wenn wir uns nicht totsiegen wollen*]¹⁹. » Mais le 24 juillet,

17. Müller, « Das Scheitern », p. 967-989.

18. W. Paul, *Geschichte der 18. Panzer Division, 1940-1943*, Fribourg-en-Brisgau, s.d., p. 10, 30-31, 35. Voir aussi Guderian, p. 159-167 de l'édition anglaise.

19. BA-MA, RH27-18/17, 11.7.41.

après un mois de combats, la 18^e Panzerdivision n'avait plus que 12 chars²⁰, ce qui voulait dire qu'elle ne pouvait plus être considérée comme une formation blindée. Sur le plan logistique, sa situation n'était pas meilleure, en particulier après la destruction de la colonne de ravitaillement du régiment de panzer lors d'une attaque de chars soviétiques²¹. A ces destructions matérielles s'ajoutaient des signes d'épuisement, résultat de la difficulté du terrain, de la tenace résistance opposée par l'ennemi et de la supériorité de l'Armée rouge en chars et en artillerie. Dès la mi-juillet, en pleine guerre éclair, donc, le bataillon motocycliste de la 18^e Panzerdivision connut dix jours de guerre de tranchées défensive, subissant un barrage d'artillerie soviétique ininterrompu et des assauts d'infanterie rappelant nettement la Grande Guerre. Ce fut un des premiers exemples d'une situation qui allait devenir la norme sur le front quelques mois plus tard : les difficultés matérielles du côté allemand et la puissance matérielle de plus en plus grande du côté russe contraignirent de nombreuses unités de l'*Ostheer*, même blindées, à creuser des tranchées pour défendre leur peau. Dans ce cas précis, il en résulta un épuisement collectif, évoqué en termes éloquents par le médecin du bataillon :

[On observe] un état de total épuisement chez tous les hommes du bataillon. Il est [...] avant tout [à attribuer] à une lassitude mentale et nerveuse excessive. La troupe a [...] subi un intense barrage d'artillerie lourde. L'ennemi a [...] lancé des assauts, a fait irruption à l'intérieur même de nos positions et a été repoussé au corps à corps. Pendant ces journées, les hommes n'ont pu fermer l'œil ni le jour ni la nuit. Le ravitaillement n'était possible que pendant les rares heures d'obscurité.

20. Paul, *18. Pz. Div.*, p. 46.

21. *Ibid.*, p. 36-38.

De nombreux hommes, se trouvant encore aujourd'hui parmi la troupe, ont été ensevelis à cause des tirs d'artillerie. Le fait qu'on ait promis [...] à ces hommes quelques jours de repos, alors qu'en réalité ils se sont retrouvés dans des conditions plus difficiles qu'auparavant, a eu un effet particulièrement grave. Les hommes sont complètement indifférents et apathiques, souffrent pour une part de crises de larmes et ne pourront pas être remontés par des paroles, quelles qu'elles soient. La nourriture se limite à des quantités extrêmement faibles²².

En tant qu'élément important de la campagne de l'*Ostheer*, la 18^e Panzerdivision fut renforcée, mais ses moyens restèrent nettement inférieurs à ce qu'ils avaient été le 22 juin ; à la mi-août, elle comptait moins de 50 chars opérationnels, soit un quart seulement de la force dont elle disposait au début de la campagne²³. De plus, en raison du manque de transports motorisés, la division fut obligée de s'appuyer sur une colonne de ravitaillement de *Panjewagen* formée depuis peu, qui n'était certainement pas le moyen idéal d'assurer l'approvisionnement d'une unité blindée, pour laquelle la vitesse et la capacité de manœuvre étaient essentielles²⁴. Lorsque les combats se poursuivirent sans qu'une issue possible apparaisse, les soldats furent de plus en plus nombreux à comprendre que la guerre était en train de changer de caractère. Un soldat diagnostiqua la cause de l'échec prochain de la Wehrmacht en Russie avec une précision et une intuition remarquables : « Il y a aujourd'hui trois mois que la campagne contre la Russie a commencé. On a alors en général supposé

22. BA-MA, RH27-18/26, 27.7.41. Sur l'utilisation de la psychologie en général et certains de ses abus sous le III^e Reich, y compris au sein de la Wehrmacht, voir U. Geuter, *Die Professionalisierung der deutschen Psychologie im Nationalsozialismus*, 2^e édition, Francfort-sur-le-Main, 1988.

23. Paul, 18. Pz. Div., p. 51-52.

24. *Ibid.*, p. 64-67 ; BA-MA, RH27-18/27, 14.9.41.

que les bolcheviks seraient prêts à capituler au bout de huit ou dix semaines, pas plus [...]. Cette supposition était cependant fondée sur une ignorance largement partagée du matériel de guerre des Russes [...]. Les guerres éclairs précédentes nous ont gâtés²⁵.»

En fait, lorsque la campagne entra dans sa phase ultime avec l'offensive contre Moscou, les derniers éléments modernes de l'*Ostheer* furent rapidement détruits. Le 9 novembre, la 18^e Panzerdivision n'avait plus que 14 chars et, dix jours plus tard, les derniers blindés qui lui restaient furent mis hors de combat par le manque de carburant²⁶. A la veille de la contre-offensive soviétique du début du mois de décembre, la 18^e Panzer avait perdu les trois quarts de la mobilité qui était la sienne au début de la campagne²⁷. Cette diminution était synonyme de manque de vivres et de vêtements. Les conditions de vie extrêmement difficiles provoquèrent naturellement une nette augmentation des cas de gelures, de maladies et d'épuisement²⁸. La retraite consécutive à l'offensive de l'Armée rouge ne fit qu'aggraver la situation, car la division dut abandonner une bonne partie de ce qui lui restait de matériel²⁹. Les symptômes d'effondrement mental causé par l'épuisement, la faim, le feu de l'ennemi et l'angoisse devinrent aussi de plus en plus fréquents. Le 22 décembre, la Section des opérations

25. O Buchbender et R. Sterz, sous la direction de, *Das andere Gesicht des Krieges*, Munich, 1982, p. 81-82, lettre 127.

26. Paul, *18. Pz. Div.*, p. 110, 125.

27. BA-MA, RH27-18/63, 10.12.41.

28. BA-MA, RH27-18/73, 9.11.41; BA-MA, RH27-18/177, 23-30.11.41; 7.12.41; BA-MA, RH27-18/74, 2.12.41; Paul, *18. Pz. Div.*, p. 131-134. Pour un témoignage personnel éloquent sur les souffrances endurées par un soldat lors de la marche sur Moscou, voir la lettre citée dans W. Bähr et H.W. Bähr, sous la direction de, *Kriegsbriege gefallener Studenten, 1939-1945*, Tübingen/Stuttgart, 1952, p. 13-14.

29. BA-MA, RH27-18/69, 6.1.42 pour le 1.1.42; BA-MA, RH27-18/75, 6.2.42; BA-MA, RH27-18/63, 22.2.42 pour le 15.2.42.

de la division remarqua : « L'état physique et moral de la troupe et de quelques chefs oblige à la formulation précise et à la vérification soigneuse de tous les ordres, afin d'éviter les incidents³⁰. » Dans la nuit de Noël, en effet, deux jeunes soldats moururent d'épuisement³¹. L'apathie était générale. « Les tempêtes de neige, le blizzard et le grand froid pouvant aller jusqu'à -45° montrent ici leur véritable visage mortel », écrivit à l'époque un soldat de la 57^e division d'infanterie. « Il y a malheureusement beaucoup d'hommes qui ne trouvent pas l'énergie suffisante pour résister à la sévérité de l'hiver et vont ainsi au devant d'une mort certaine³². » La démodernisation des unités blindées ne se limita pas à la perte de leurs chars et de leurs camions ; elle se traduisit aussi par un grand nombre de cas d'effondrement physique et mental causés par des conditions de vie épouvantables. Comme le notait l'intendant de la division, « les efforts presque inhumains » des combats étaient « encore aggravés par l'absence d'abris. Malgré le grand froid, de -40°, la troupe a souvent dû rester nuit et jour à l'air libre et commençait seulement à construire des cagnas et des abris [...] lorsque la division a reçu son ordre de marche pour rejoindre une nouvelle position³³ ».

Pendant tout le reste de ce premier hiver en Russie, les soldats de la 18^e Panzerdivision partagèrent pour l'essentiel les mêmes conditions de vie que ceux du 12^e régiment d'infanterie. De façon générale, la plupart des divisions blindées de l'*Ostheer*, une fois privées de leur matériel et contraintes à mener une guerre de tranchées défensive, subirent un processus de démodernisation plus radical que l'infanterie régulière.

30. Paul, *18. Pz. Div.*, p. 149.

31. *Ibid.*, p. 152.

32. Buchbender/Sterz, *Das andere Gesicht*, p. 92-93, lettre 156.

33. BA-MA, RH27-18/184, 7.1-31.3.42.